

À l'occasion du trentième anniversaire de *La Joie par les livres* que la bibliothèque de Clamart célèbre cet hiver (voir article de Catherine Chaîne page 71) nous avons demandé à Geneviève Patte de rappeler les étapes et l'orientation du travail mené au cours de ces trente années et d'expliquer comment « de fil en aiguille » se sont généralisées les actions autour de la lecture des enfants. Elle s'entretient ici avec Mijo Beccaria, membre de l'équipe de création de Pomme d'Api, qui fête aussi cette année ses trente ans de succès.

Mijo Beccaria : Pour décrire la situation actuelle des bibliothèques pour enfants et leur évolution, peut-être faut-il commencer par rappeler ce qu'était leur réalité il y a trente ans. On peut dire qu'il n'y avait pratiquement pas de lieux adaptés à l'enfant, où son accès et sa présence étaient préparés, réfléchis.

Geneviève Patte : Sauf l'Heure Joyeuse créée dans les années 20 et les « heures joyeuses » puisque les bibliothèques créées dans le sillage de la bibliothèque de la rue Boutebrie recevaient ce « label ». L'Heure Joyeuse était la première bibliothèque pensée pour les enfants, avec l'idée qu'ils venaient par une démarche libre et personnelle. Cette expérience a beaucoup aidé, inspiré et soutenu la nôtre. Elle-même due à une initiative américaine, elle s'était largement inspirée du modèle anglo-saxon, un modèle qu'Eugène Morel, théoricien de la bibliothèque publique avait essayé de promouvoir en France, dès 1910, en publiant un ouvrage capital *La Librairie publique*, un livre resté hélas méconnu. Le concept de la bibliothèque publique pour enfants, comme celui de la bibliothèque publique en général, est resté longtemps un concept étranger à la France. Chez nous, on a tendance à considérer que tout ce qui concerne l'enfance doit être confié à l'école.

M.B. : Quelles étaient les personnes qui ont mené cette expérience ?

G.P. : Claire Huchet-Bishop, Marguerite Grumy et Mathilde Leriche, trois personnes qui ont eu une intelligence remarquable de ce qu'est l'enfant, de sa curiosité, de son besoin d'exercer des responsabilités. Quand on relit aujourd'hui leurs premiers rapports d'activités, on se dit que tout était là. Je ne sais pas si on a dépassé ce modèle. Malgré tout, c'est resté une expérience isolée.

M.B. : Comment avez-vous connu le travail que menait l'équipe de l'Heure Joyeuse ?

G.P. : J'y avais fait des stages au cours de ma formation. Ensuite je suis allée en Allemagne, à la Bibliothèque Internationale pour la jeu-

TÊTE À TÊTE

*Interview de
Geneviève Patte
par Mijo Beccaria*



TÊTE À TÊTE

avec
Geneviève Patte

nesse, puis aux États-Unis - qui sont, avec la Grande-Bretagne, le berceau des bibliothèques pour enfants.

M.B. : *Quand vous avez commencé votre formation de bibliothécaire, pensiez-vous déjà aux enfants ?*

G.P. : Au départ je voulais être institutrice, j'étais intéressée par l'éveil des enfants. Mais ce qui m'a séduite dans la bibliothèque, c'est que la relation s'y inverse : il s'agit de laisser l'initiative aux enfants et de les aider à faire leur chemin. Pour en revenir à l'Heure Joyeuse, ce qui est remarquable dans cette initiative, c'est que des personnalités de premier plan, intellectuels, artistes, pédagogues, éditeurs, s'y sont aussitôt intéressés, ont salué cette autre manière de « prendre » les enfants. C'était l'époque de Roger Cousinet, de Montessori, de Freinet. C'est aussi dans ces années 30 qu'ont été publiés Babar, les albums du Père Castor, les B.T. ; un moment particulièrement fécond, où se dessine toute une attention portée aux enfants, en lien avec le développement des sciences humaines. Un phénomène qui présente des points communs avec ce qui s'est produit plus tard, vers 1965, un autre moment fort, où sont nés en même temps L'École des loisirs, La Joie par les livres et *Pomme d'api*. Je trouve intéressant de se demander pourquoi il y a ainsi des périodes particulièrement fécondes.

M.B. : *Si je réfléchis aux circonstances de l'émergence de Pomme d'api, je trouve des raisons objectives et des raisons moins connues, plus souterraines. À cette époque-là, la France était sortie de l'urgence économique de l'après-guerre, de la reconstruction, on s'intéressait à ce qui ne relève pas des besoins immédiats, on entrait dans la société de consommation. On éprouvait un plaisir de vivre, comme une gratuité. Cette période marque aussi le début d'une sensibilité au beau et à la qualité, non plus seulement réservée à une petite élite, mais à l'ensemble de la population. La production de masse (dans les Prisunic par exemple), est marquée par le style, la beauté des formes, la couleur. Tout cela nous a influencés, même de façon inconsciente. Naturellement, cela a aussi modifié la manière d'élever les enfants, leurs besoins culturels commencent à être pris en compte. Ce contexte est important à rappeler pour situer l'ouverture de la bibliothèque de Clamart. Quelle a été alors votre démarche, quel était votre projet ?*

G.P. : Notre démarche a été très pragmatique, tout le contraire d'un développement programmé, bureaucratique. Je revenais des États-Unis où la pratique de travail en réseau - où chacun a une responsabilité, dans un système d'échanges et de formation permanente - est un stimulant formidable. Je trouvais que la situation des biblio-



Le premier numéro de *Pomme d'api*,
Mars 1966 (Bayard Presse)

thèques pour enfants en France était très insuffisante voire médiocre. Quand je parlais de l'Heure Joyeuse, on me répondait « ah oui ! mais c'est exceptionnel ! ». Je pensais qu'il ne fallait pas que notre bibliothèque reste un phénomène isolé, prestigieux, pilote, qui découragerait ou serait trop perçu comme un modèle. La chance que nous avons eue, exceptionnelle, c'est d'avoir eu un mécène qui a respecté notre liberté d'expérimenter. Notre premier travail d'équipe s'est fait autour du choix des livres parce qu'il est au cœur de notre travail et nourrit notre relation avec les enfants. Encore une idée venue de l'Heure Joyeuse et de la New York Public Library, qui ont toujours beaucoup insisté sur la nécessité, si on veut que les enfants aient accès aux livres, que les adultes connaissent ces livres, soient capables d'en parler, aient une exigence de qualité. Cela paraît évident, mais paradoxalement, beaucoup de bibliothécaires commandaient aveuglément les livres sans les lire, en prenant dans la *Bibliographie de la France* les titres de la rubrique Littérature de jeunesse.

M.B. : *Je retrouve là une des raisons du succès de Pomme d'api qui offrait aux mères l'occasion de plonger dans ce qu'on proposait aux enfants : elles étaient obligées de lire, puisque que l'enfant ne savait pas lire. Elles étaient « introduites » dans cette lecture et elles y prenaient du plaisir, du goût. Cette idée que l'adulte peut trouver un vrai plaisir - qui n'est pas un plaisir décalé, mais un vrai plaisir d'adulte - à goûter ce qui est proposé à l'enfant en matière de littérature, était une idée nouvelle, commune aux trois initiatives de cette époque. Je pense que la Littérature de Jeunesse de qualité proposée par L'École des loisirs, Pomme d'Api ou La Joie par les livres, a provoqué la rencontre des enfants et des parents autour de la lecture.*

G.P. : C'est une idée qui ensuite a été beaucoup développée par ACCES autour de René Diatkine et de Marie Bonnafé.

M.B. : *Cela va de pair avec le développement de la vulgarisation des sciences humaines, le changement du regard porté sur l'enfant., l'importance accordée à l'école maternelle. Dans une génération de jeunes mères, mieux formées qu'auparavant, celles qui n'avaient pas d'urgence économique abandonnaient leur vie professionnelle au moment de la naissance de leurs enfants. Ces jeunes femmes ressentaient le désir d'éduquer leurs enfants autrement, d'investir dans l'éducation ce qu'elles avaient acquis comme bagage intellectuel. D'où le succès de certains livres de pédagogie et la proximité qu'elles ont eue avec l'école maternelle.*

G.P. : Oui, c'est vrai dans certains milieux. Pas dans tous. C'est là que la bibliothèque a un rôle important. Une des idées qui ont émergé

TÊTE À TÊTE

avec
Geneviève Patte

Henriette Filloux : *Cherche ma maison*, ill. de P. Thomas, 1966
L'un des tout premiers livres édités par L'École des loisirs, le premier de cet éditeur analysé dans le *Bulletin d'analyses de livres pour enfants*, n°6, décembre 1966



TÊTE À TÊTE

avec
Geneviève Patte

avec La Joie par les livres, c'était qu'il fallait que les enfants puissent avoir accès à la bibliothèque et aux livres avant l'âge de l'apprentissage de la lecture. Au début, timidement à Clamart nous avons ouvert la bibliothèque aux enfants de 4 ans pour nous assurer que les enfants pouvaient goûter le plaisir du livre avant cet apprentissage qui est malgré tout austère.

M.B. : *Cela ne vous a-t-il pas posé de problèmes sur le plan de l'organisation, de l'espace de la bibliothèque ?*

G.P. : Nous avons prévu une salle des petits. Pour la première fois en France, l'architecture a été pensée pour les enfants, le mobilier aussi. Mme Gruner-Schlumberger avait visité beaucoup de bibliothèques. C'était une bâtisseuse, elle a beaucoup travaillé avec l'architecte, après avoir, comme lui, travaillé avec l'Heure Joyeuse.

M.B. : *Vous avez aussi proposé des activités autour du livre ce qui a bien épousé l'attente des années 70, la grande période où on croit à la créativité, où on la développe, la favorise, où l'enfant est vu comme un artiste, un créateur.*

G.P. : Le terme d'animation était malgré tout considéré avec une certaine dérision par certains conservateurs de bibliothèques. Ça ne paraissait pas sérieux. Nous avons été considérés comme une profession mineure puisqu'on travaillait avec les enfants. Avec les animations, on indiquait aux enfants que le livre peut se trouver sur toutes sortes de parcours de leur existence, de leurs intérêts, de leur curiosité. Cette idée était fondée aussi sur la conviction que c'est en faisant, en s'exprimant, qu'on intègre vraiment une connaissance.

M.B. : *On peut aussi profiter d'un livre sans forcément en « faire » quelque chose...*

G.P. : Oui, il y a eu des excès, il y en a encore. L'acte de lecture est un acte complet, qui se suffit à lui-même, qui ne se voit pas. Les lectures les plus riches se vivent souvent de façon souterraine, intérieure, intime. Trop souvent on veut juger l'efficacité d'une bibliothèque à l'ampleur de son programme, au nombre de ses activités. Les ateliers ont toujours leur place dans les bibliothèques mais il y a eu un moment où on s'est aperçu que les animations prenaient une telle ampleur qu'elles empêchaient pratiquement les enfants de lire.

M.B. : *Comment s'est opérée la mutation des bibliothèques pour enfants ? Par effet de contagion ? À la suite de décisions ?*

G.P. : L'idée de Mme Gruner-Schlumberger était de créer une bibliothèque qui allait stimuler les pouvoirs publics, être largement

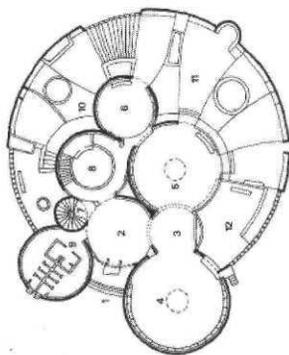
connue du grand public en prouvant que la lecture était encore susceptible d'intéresser les enfants, puis l'initiative privée serait reprise au bout d'un certain temps, par la Ville ou par l'État. Elle-même, proche du monde de l'entreprise, avait fait le nécessaire pour faire connaître la bibliothèque par les médias et, dès l'ouverture, la bibliothèque a été reçue au niveau international comme un événement dans le milieu professionnel. Dans l'histoire de La Joie par les livres - comme dans celle d'ailleurs de l'Heure Joyeuse - il y a toujours eu cette ouverture internationale. Mme Schlumberger attribuait des Bourses pour des étrangers qui venaient à la bibliothèque voir comment elle fonctionnait et qui nous apportaient leurs expériences. Par ailleurs, aussi bien Julien Cain que Marguerite Gruny nous avaient, dès 1964, vivement encouragés à participer aux travaux des institutions internationales comme l'IFLA. Mon séjour à la Bibliothèque Internationale pour la jeunesse m'avait incitée également à me mettre en relation avec les correspondants de l'Ibby en France. Tous ces contacts nous ont permis de constituer une collection de livres étrangers. Je me souviens de l'émerveillement des enfants, des adultes à qui je faisais visiter la bibliothèque devant tous ces albums étrangers qui représentaient quelque chose de tellement nouveau.

M.B. : *Comment la « contagion » s'est-elle opérée en France ?*

G.P. : Si La Joie par les livres, grâce aux médias, a intéressé un large public, il n'en a pas été de même pour une partie de la profession « conservatrice » malgré la caution de Julien Cain, administrateur honoraire de la Bibliothèque Nationale, qui avait accepté la présidence d'honneur de La Joie par les livres. Au niveau professionnel, alors que l'administration avait longtemps été réticente à l'égard de cette institution privée qui faisait parler d'elle, nous avons reçu un soutien immédiat d'une section de l'ABF, d'un petit groupe particulièrement ouvert aux changements et réuni autour de Jean Hassenforder. Celui-ci préparait sa thèse sur les bibliothèques comme institution éducative avec une étude comparée des bibliothèques aux USA en Grande-Bretagne et en France. Notre initiative privée, s'appuyant pour une large part sur une connaissance des expériences étrangères l'a beaucoup intéressé. Il nous a amenés à participer aux travaux de la section des « petites et moyennes bibliothèques », nous permettant ainsi de collaborer avec les bibliothèques publiques les plus dynamiques. Par ailleurs, Myriam Foncin, responsable de la revue bibliographique de l'ABF renonçait à sa rubrique « livres pour enfants » pour nous la confier. Ainsi, nous avons décidé de mettre sur pied notre premier comité

TÊTE À TÊTE

avec
Geneviève Patte



Plan de la Bibliothèque de Clamart

TÊTE À TÊTE

avec
Geneviève Patte

de lecture invitant tous les bibliothécaires qui le souhaitaient à se joindre à nous pour analyser la production éditoriale. Ils étaient animés par le désir de connaître les livres, de bien les choisir, tout en se référant en permanence à l'accueil que les enfants pouvaient leur réserver.

M.B. : *C'était une sorte de comité de sélection ?*

G.P. : Nous lisions pratiquement tout ce qui paraissait. À l'époque la production était beaucoup plus modeste. En instituant ce travail collectif, nous voulions lutter contre la tentation du dogmatisme et favoriser l'expression de personnalités variées ayant des expériences différentes de la nôtre, lutter contre la tentation du choix autoritaire suivi aveuglément. Ce travail-là a fait naître en nous le désir de nous former. C'est ainsi que sont nés d'une part le centre de documentation avec ses collections de livres et ses instruments de référence et d'autre part son secteur formation. En 1969, nos premiers cycles de conférences attiraient un très large public de bibliothécaires, éditeurs, libraires, directeurs de collections.

Il est intéressant de noter que le même jour, le 1er octobre 1965, La Joie par les livres ouvrait sa bibliothèque à Clamart et lançait le premier numéro de son bulletin d'analyses - devenu *la Revue des livres pour enfants* - ; son originalité reposait sur le travail de bibliothécaires en contact permanent avec les enfants.

M.B. : *Quelles ont été, dès le départ, vos relations avec l'école ?*

G.P. : Nous avons tout de suite pris contact avec l'école de la Cité de la Plaine, ne serait-ce que pour avoir un lieu d'expérience. Nous avons voulu associer les instituteurs, pensant que c'étaient nos premiers partenaires.

M.B. : *Faut-il forcément que la bibliothèque rentre à l'école ? Ou s'agit-il plutôt, du côté des enseignants aussi, d'une formation au livre d'enfants pour qu'ils l'utilisent selon leur propre génie ?*

G.P. : Nous avons eu toutes sortes d'expériences. Dans un premier temps, notre but était essentiellement que les enfants des écoles connaissent la bibliothèque. C'était presque un travail de promotion publicitaire aussi bien auprès des enfants qu'auprès des enseignants. Mais comme beaucoup de classes voulaient venir et que nous ne voulions pas non plus être submergés, nous avons essayé d'autres formules en faisant de temps en temps des expositions, des présentations de livres à l'école. Mais cela restait peu satisfaisant. Il fallait qu'il y ait à l'école même une bibliothèque où les enfants aient accès - de façon libre en permanence- c'est la réflexion que

nous menions à ce moment-là avec Jean Foucambert et Jean Hassenforder sur les BCD, à la suite de notre expérience menée dans une école rurale de Provence.

M.B. : *Là encore on retrouve la nécessité pour les enseignants de bien connaître la littérature de jeunesse, pour établir leurs choix, opérer des croisements intelligents entre la littérature de loisir et ce dont on doit se servir pour l'école. Alors le livre - ou le journal - de qualité trouve sa place à l'école au lieu d'être rejeté. Par ailleurs toutes les initiatives autour de la lecture des tout-petits ont démocratisé la pratique du livre avant de savoir lire et celle de l'histoire du soir que l'on raconte. J'ai vu cette pratique arriver dans les familles : l'histoire du soir est devenue un vrai rituel. Cela nous paraît aujourd'hui vraiment naturel, inscrit dans une pratique culturelle ordinaire mais ce n'était absolument pas le cas il y a trente ans. Aujourd'hui les mères qui travaillent se raccrochent à cette idée d'accompagner l'endormissement de l'enfant par une histoire comme quelque chose qui les absout de leur absence.*

G.P. : Dans son livre *Comme un roman*, Pennac commence par le rituel de l'histoire lue le soir aux petits. Et il pose aussi la question des plus grands. Il y a eu beaucoup de travail, de découvertes sur la lecture des tout-petits, mais celle-ci a pris une place extrêmement importante, peut-être parfois excessive puisqu'elle risque de se faire au détriment des autres publics. On se rend bien compte maintenant que les adolescents, ceux des banlieues surtout, sont une préoccupation majeure dans bon nombre de bibliothèques.

M.B. : *La pratique de la lecture chute terriblement entre 9 et 13 ans, toutes les enquêtes le montrent. En même temps, au collège, la lecture prescrite prend une importance très grande. Il y a un abandon du livre plaisir par les enfants. Je trouve très impressionnant qu'après tant d'efforts on arrive aujourd'hui à ce constat ! Je me dis parfois qu'avec tous les efforts faits par les pouvoirs publics, par les éditeurs, les bibliothécaires, la presse, les libraires, la lecture des enfants aurait dû progresser de manière fantastique. On leur offre beaucoup en qualité, en quantité, on leur propose des accès gratuits, faciles, ils ont des livres à l'école, il y a des livres pas chers jusque dans les supermarchés. Pour autant on se trouve devant une génération qui lit peu et ça me pose une question.*

G.P. : Les enfants ici vivent dans un monde très encombré. Le contraste est saisissant avec ce qui se passe dans des pays du Sud où on assiste à une véritable soif de lire chez les enfants.

TÊTE À TÊTE

avec
Geneviève Patte



Bulletin d'analyses de livres pour enfants Mars 1967 7

Première couverture illustrée du
Bulletin d'analyse de livres pour enfants,
n°7, Mars 1967

TÊTE À TÊTE

avec
Geneviève Patte

M.B. : *Est-ce que ça veut dire qu'il n'y a plus de plaisir ici ?... C'est un peu inquiétant. On a l'impression qu'on tient la lecture à bout de bras. Je crois pourtant que la lecture a une place spécifique dans l'acte d'apprendre, dans la formation de l'esprit, du jugement, que rien ne remplace. J'ai le sentiment qu'on n'a pas vraiment gagné le combat de la lecture des adolescents.*

G.P. : Il est frappant de constater que les adultes, pas seulement les bibliothécaires, s'intéressent facilement aux albums mais qu'ils ont du mal à maîtriser la lecture des romans. Peut-être est-ce un élément de réponse à la question que vous posez. On retrouve ce que disait Pennac : si les bibliothécaires, les enseignants, racontaient davantage les livres, les enfants liraient plus. Il y a là pour nous une responsabilité. Il y a des bibliothécaires qui l'assurent très bien, parce qu'ils sont capables de se passionner pour les romans. L'édition actuellement est très riche dans ce secteur. Il y a des collections remarquables, des rééditions aussi. On trouve de temps en temps de vrais chefs-d'œuvre qui touchent autant les adultes que les enfants. Mais du fait même de son ampleur cette production est difficile à maîtriser pour les bibliothécaires, et pour les enseignants encore plus, parce que ça n'est pas leur travail principal. Ce qui me paraît caractériser la situation actuelle c'est aussi l'importance du livre de poche, et peut-être une certaine saturation du documentaire. Sans doute aussi la vitalité de la presse. La presse pour enfants c'est une spécialité française.

M.B. : *Pas la presse en général (la presse Disney est présente partout dans le monde) mais une certaine forme de presse que nous avons développée avec Bayard, Milan, etc., oui, c'est un phénomène spécifiquement français et il reste difficile de faire émerger ce concept à l'étranger. En Grande-Bretagne, par exemple, le type de presse que nous représentons a du mal à trouver sa place : les gens sont habitués à ce que la presse soit jetable, bon marché et médiocre et n'arrivent pas à admettre qu'elle peut concurrencer ou égaler le livre. Pour en revenir au livre pour enfants, et même s'il est vrai que nous sommes dans une période de crise, il me semble que ce qui s'est profondément inscrit dans le paysage culturel, c'est la reconnaissance des besoins culturels des enfants. Beaucoup de parents ont envie de proposer des livres à leurs enfants.*

G.P. : Il faut souligner aussi, qu'en dehors de cette évolution du grand public, il y a une meilleure reconnaissance de la place du livre pour enfants sur un pan institutionnel. Le fait que la Bibliothèque Nationale de France va avoir un secteur Livre de jeunesse me paraît à cet égard tout à fait significatif.

M.B. : *La décision est-elle prise ?*

G.P. : Oui, la Direction du Livre nous a beaucoup soutenus et cela s'est officialisé, au mois d'octobre, avec la présentation du Plan Livre dans lequel figure une mesure d'intégration de La Joie par les livres à la Bibliothèque Nationale de France. Du coup la bibliothèque de Clamart s'engage dans une nouvelle définition de ses missions. Mais je suis inquiète pour l'avenir des bibliothèques pour enfants, parce qu'il n'y a plus de formation spécifique. Le CAFB a été supprimé et le système actuel paraît vraiment ingérable. Pourtant il y a tout un travail de réflexion à mener sur les changements de l'attitude des enfants, de leurs mentalités, de leur modes de vie par rapport à la lecture, sur ce qui se passe dans les banlieues. Même si des lieux de réflexion sur ces questions-là existent, il faut favoriser tout ce qui permet à l'ensemble de la profession de les connaître, de bénéficier de ces recherches.

M.B. : *Pensez-vous qu'avec la modification de l'environnement des enfants, l'apparition de pratiques culturelles nouvelles, comme la télé, les jeux vidéo, la musique, le multimédia, il y ait une modification de la façon de lire ? Le rapport au livre, la façon de l'aborder, ont-ils changé ?*

G.P. : Ce qui a changé c'est le nombre de sollicitations. L'espace du livre s'est rétréci mais les jeunes ont toujours le désir de venir en bibliothèque. Ce qu'ils y cherchent n'est pas toujours très clair, il y a des jeunes qui viennent très régulièrement qui ne sont pas des lecteurs ou pas de grands lecteurs mais qui ont une attente : est-ce que nous y répondons ? Les bibliothèques vont devoir réfléchir à des changements peut-être très radicaux.

M.B. : *Ne pensez-vous pas que les sollicitations nouvelles ont provoqué des changements d'aptitudes et d'attitudes ? Les enfants décryptent l'image plus vite, ils sont capables de sauter d'un récit à un autre, ils font des ellipses, zappent, aiment l'errance, même la façon d'écrire a évolué.*

G.P. : Oui, mais en même temps on voit des enfants qui aiment se retrouver régulièrement autour d'un livre pour une lecture au long cours. Encore faut-il qu'on le leur propose. Peut-être nous contentons-nous trop d'observer les modifications et de nous y soumettre. Les enfants ont besoin qu'on les aide à entrer dans une lecture, mais aussi que ça dure et c'est un aspect que les adultes ont tendance à oublier. Même si la plupart aiment que le livre ne soit pas trop long, écrit trop petit, on entend des enfants demander « un livre qui dure plus qu'un week-end ». C'est une demande à entendre.

TÊTE À TÊTE

avec
Geneviève Patte



© photo Martine Franck,
in *Life international*, Janvier 1966

TÊTE À TÊTE

avec
Geneviève Patte

M.B. : *Une réflexion que j'entends souvent et à laquelle je suis sensible c'est que la multiplication des chaînes de télévision, comme la pratique de l'édition électronique risque d'« enfermer » les gens. Avec un grand nombre de chaînes spécialisées, chacun va pouvoir concentrer ses choix uniquement sur ce qui l'intéresse. Les amateurs de sport pourront ne voir que du sport, etc. La promenade obligée qu'imposaient les deux ou trois chaînes faisait qu'un soir on regardait une dramatique, le lendemain des variétés, etc., tandis que la profusion n'a pas forcément pour effet d'élargir le goût. Le multimédia va dans le même sens, on suit sa recherche, on la conduit soi-même, on ne se laisse plus prendre au hasard des propositions. N'y a-t-il pas là un risque ?*

G.P. : En ce moment beaucoup de bibliothèques se lancent dans le multimédia, nous aussi d'ailleurs et je ressens très vivement par rapport à cette apparente ouverture le danger de se perdre. Cela impose plus que jamais la nécessité de définir clairement des objectifs. Il me semble que, dans ce nouvel environnement culturel, les bibliothèques devraient avoir un rôle important comme lieu de rencontres. On en aura de plus en plus besoin ; on voit déjà à quel point certains jeunes vivent enfermés, dans un monde clos. Or ce qui fait la force et l'originalité des bibliothèques c'est qu'elles peuvent proposer aux jeunes des rencontres avec des gens pleins de savoirs, de compétences, d'enthousiasmes. Grâce à ces rencontres les enfants peuvent se construire des repères qui les aideront dans un monde marqué par l'excès d'informations. Si on est sensible à l'ampleur des évolutions, si on mesure à quel point les enfants eux-mêmes et leur environnement ont changé, une mise en question radicale s'impose, on ne peut plus garder la même manière de travailler. C'est pourquoi la réflexion, l'échange, la formation me paraissent si importants. Ce qui renforce ma conviction c'est que j'entends des témoignages qui montrent que la bibliothèque reste un lieu où n'importe qui peut aller sans avoir une impression de discrimination. Il faudrait arriver à ce que les jeunes y viennent avec leurs projets. Le projet et la responsabilisation, ce sont les maîtres mots. Cela reste aujourd'hui plus que jamais nécessaire. Il y a très peu d'institutions où les enfants peuvent venir librement, à titre individuel, pour une démarche personnelle, dans une maison qui leur apparaît comme leur maison.

Entretien du 18 janvier 1996